

FranceFineArt, janvier 2021

## FranceFineArt -

*Pierre Normann GRANIER*

**“Dorian Cohen” Bien que cela soit naturel**

**à la Galerie Paris-Beijing, Paris**

**du 23 janvier au 6 mars 2021**

[Galerie Paris-Beijing](#)

---



© Anne-Frédérique Fer, visite de l'exposition avec Dorian Cohen, le 22 janvier 2021.



**Dorian Cohen**, *Le tunnel des artisans*, 2020. Huile sur toile, 200 x 165 cm. © Dorian Cohen, Courtesy Galerie Paris-Beijing. Crédit photo Suzan Brun.



**Dorian Cohen**, *Mère et fils*, 2020. Huile sur toile. 81 x 100 cm. © Dorian Cohen, Courtesy. Galerie Paris-Beijing.  
Crédit photo Suzan Brun.



**Dorian Cohen**, *Urbanités 30*, 2019. Huile sur toile, 60 x 73 cm . © Dorian Cohen, Courtesy. Galerie Paris-Beijing.  
Crédit photo Suzan Brun.

### **Texte de Sylvain Silleran**

Dans un jardin au gazon vert électrique, des arbres se penchent, plient sous l'effet d'un fort vent. Les troncs se courbent, les branches sont tirées à droite et à gauche par une force titanesque, prête à tout arracher jusqu'aux racines. Plus qu'un vent, un ouragan va tout emporter, et les arbres se tordent dans toutes les directions, résistant de leur souplesse dansante. Quelque chose d'invisible vient d'exploser au centre de la toile, quelque chose d'inconnu, de dangereux, mais au parfum de liberté. Pour sa première exposition solo, Dorian Cohen présente des tableaux-fenêtres que l'on

ouvre sur un monde très vert, humide et odorant.

Des arbres, des buissons étendent leurs feuillages d'un vert extraordinaire, vibrant, un vert qui réveille comme l'acidité d'un citron. Les feuilles détaillées en petites surfaces lumineuses sont fraîches, vivantes, elles forment une nature à part entière qui, bien que mise en pot, triomphe de sa jeunesse. L'architecture des maisons, les cours d'immeubles s'effacent devant toutes ces plantes. Un coin de mur bleu, un bout de balcon, un volet clos, le pavage d'une entrée... tout est vide, fermé, sans hommes, sans habitants ni oiseaux, rien d'autre que cette énergie végétale.

Une femme enceinte scrute son ventre. Assise sur une chaise, le visage perdu dans ses cheveux, sa solitude se voit renforcée par le vide de la pièce. Une petite plante dans un pot et une estampe représentant un samouraï, presque rien, et une nappe bleue qui répond au mur vert. Chez Dorian Cohen les murs sont bleus comme des ciels, ils ne ferment pas un espace clos mais l'ouvrent sur un infini.

Une vieille dame reçoit la visite de son fils dans sa chambre, il y a quelque chose, peut-être dans les rideaux, quelque chose d'un hôpital, d'une maison de retraite, une triste résidence. Tous les détails sont peints avec délicatesse: la reliure des livres dans la bibliothèque, le velouté de la moquette, la lumière se diffusant à travers les voilages, les reflets sur le verre des petits cadres des photos sur la commode. Tous nous parlent de nostalgie, d'un monde qui se meurt. Tandis qu'une personne reste assise, résignée, l'autre se met debout, courageusement, avec son déambulateur. L'attente est silencieuse, les placards, le linge plié sur une chaise, les meubles et objets sont là sans y être, ils ont déjà disparu, laissant un vide que deux humains tentent comme ils peuvent de combler.

Un couple est assis dans un restaurant. Une femme regarde l'autre manger une soupe de nouilles. Le temps s'est arrêté, les baguettes restent en suspens, plongées dans le grand bol. Verres, carafe, sauces, tout semble posé à une place parfaitement définie, une symbolique héritée de la peinture classique où tout participe au récit.

Les visages sont lisses, ils glissent vers l'anonymat, visages pour dire c'est un homme, une femme, n'importe lequel. Alors on cherche ce qui est important : d'où vient la lumière. A la lumière diffuse de l'attente, la lumière de nulle part, mélancolique et froide de néon, répond celle qui jaillit d'un cageot de légumes que transportent des maraichers. La lumière de pêches roses et veloutées, la lumière d'un poireau tombé à côté de sa caisse. Ceux-là sont bien vivants tandis que dans l'ombre les carottes terreuses, les choux-fleurs tassés ayant pris la forme de cubes dépérissent déjà. Le cageot de fruits étincelle, trésor dans un film de pirates projetant sa lumière d'or sur les visages triomphants, objet de convoitises.

Dans cette peinture faussement naïve les hommes sont bien tristes. La vie est bien ennuyeuse, réduite à une attente absurde, ou à transporter des caisses dans la pénombre. Pendant ce temps le monde végétal prend sa revanche. Les plantes s'épanouissent, déploient de magnifiques panaches verts mentholés. On pense aux appartements vides de Hammershøi, baignés de lumière. Ici la lumière est végétale ; la vie, le divin, c'est la chlorophylle.

**Sylvain Silleran**